

lutionnaires entièrement dévoués à leur classe, des ouvriers d'avant-garde capables de jouer le rôle de dirigeants dans les luttes des masses. D'autant plus regrettable est-il qu'ils n'ont pas été éduqués pour cette tâche, mais que leurs dirigeants se limitent à de vains efforts pour leur inculquer les particularités de la « plate-forme de gauche » italienne, depuis longtemps condamnées par l'histoire. Phénomène purement italien, le bordiguisme représente une tradition révolutionnaire dans les masses qui aurait pu être le point de départ d'un large regroupement révolutionnaire. Les ouvriers avancés, dégoûtés du stalinisme et du maximalisme, auraient pu trouver en Italie beaucoup plus facilement la voie du bordiguisme qu'ils ne trouvent ailleurs celle de la IV^e Internationale qui commence seulement maintenant à construire sa tradition de lutte parmi les masses. Malgré ces avantages indéniables, malgré la présence dans le parti bordiguiste, dès sa construction, d'un cadre ouvrier intéressant, le parti non seulement a été parfaitement incapable d'attirer à lui les courants de radicalisation qui se détachent des grandes organisations ouvrières, il a été également absent de tous les événements qui se sont déroulés en Italie et il n'a pas pu s'inscrire dans les luttes, ne fût-ce que dans la même proportion que l'ont fait nos sections française, anglaise, hollandaise, etc.

Les dirigeants bordiguistes expliquent l'isolement et la stagnation de leur organisation par le manque de maturité des conditions objectives. Pour eux, le signe de la crise révolutionnaire sera le fait que les ouvriers afflueront par milliers au parti bordiguiste. Comme cela ne se produit pas, et comme il n'y a aucun indice que cela se produira bientôt, les dirigeants bordiguistes combinent leur fatalisme avec un pessimisme profond, et sont, au fond, convaincus par avance de la *défaite inévitable* du prolétariat italien dans les conditions présentes.

En réalité, il est difficile d'imaginer des conditions plus propices pour la construction d'un parti révolutionnaire que les conditions présentes. Des milliers de prolétaires mécontents exigent impérieusement des solutions radicales et audacieuses des problèmes qui les agitent. Tous les partis existants sont en proie à une fermentation et à une décomposition idéologique et même organisationnelle. De toutes les couches de la population italienne partent des appels désespérés à une vaste action révolutionnaire qui nettoierait le pays de sa pourriture actuelle. Quel champ de travail admirable pour un véritable parti bolchevik, qui s'efforcerait avant tout de galvaniser et de coordonner la volonté de lutte des masses opprimées; qui partirait de chaque action limitée et particulière pour entraîner la lutte

à une étape plus élevée; qui proposerait en face de chaque question concrète sa solution révolutionnaire; qui se revendiquerait hardiment de la nécessité de la conquête du pouvoir par les travailleurs et qui apparaîtrait de plus en plus comme la seule alternative révolutionnaire à la politique actuelle de piétinement et de compromission des directions ouvrières traditionnelles. Un tel parti ne tarderait pas à capter l'oreille de centaines de milliers d'ouvriers et de paysans pauvres. Mais la tactique bordiguiste a été exactement l'opposé de ce qu'il fallait. Au lieu d'intervenir dans chaque lutte concrète, les dirigeants bordiguistes appelèrent les masses à se *désintéresser* de la lutte entre monarchistes et républicains, des luttes constitutionnelles, des controverses au sujet des néo-fascistes. Comme les stalinistes de la « troisième période », ils endormirent la vigilance des travailleurs en leur expliquant qu'il n'y a au fond aucune différence fondamentale entre le néo-fascisme et le régime actuel. Comme les sociaux-démocrates classiques ils donnent une leçon de *passivité permanente* aux masses en leur expliquant que leurs luttes ne pourront prendre un aspect révolutionnaire que lorsque... le capitalisme aura rétabli son économie de paix (!). Au lieu d'un souffle révolutionnaire puissant, qui est exigé par toute la situation italienne, la presse bordiguiste ne peut donner à l'avant-garde ouvrière qu'une critique négative et aride de la politique des grands partis en présence, sans jamais présenter une *alternative concrète dans l'action*. Si les événements d'Espagne ont définitivement scellé la faillite du centrisme à la suite de celle du parti centriste le plus sérieux et le plus révolutionnaire, le P.O.U.M., il n'y a pas de doute que l'expérience italienne condamne définitivement le doctrinarisme sectaire par suite de la faillite de l'organisation sectaire la plus large et la plus enracinée dans les masses, le parti bordiguiste. Ses militants peuvent et doivent s'intégrer dans le parti révolutionnaire de demain. Dans ce parti, il y aura même place pour une minorité bordiguiste disciplinée, mais l'apparition sur la scène italienne d'un véritable parti bolchevik entraînera rapidement la plupart des ouvriers révolutionnaires du parti bordiguiste vers une politique plus active, plus directe et plus conséquente qu'ils recherchent en vain aujourd'hui chez les dirigeants du parti bordiguiste (11).

(11) Caractéristique à cet égard est le fait que lors de la manifestation du 1^{er} mai 1947 à Milan, où des milliers de travailleurs montrèrent leur mécontentement face aux dirigeants traitres, les bordiguistes, au lieu d'envoyer leurs militants comme autant d'agitateurs dans cette masse, tinrent un meeting à part, ensemble avec les anarchistes.

IV. — VERS UNE NOUVELLE ETAPE

L'EVOLUTION politique ininterrompue vers la droite que connaît la vie politique italienne depuis deux ans n'est nullement l'expression d'un bouleversement fondamental des rapports de forces entre les classes. Elle exprime seulement les effets de la passivité criminelle des organisations ouvrières traditionnelles qui a permis à la bourgeoisie de reprendre momentanément l'offensive. Ceci, bien entendu,

modifie en faveur des classes dominantes les rapports de forces, désoriente la petite bourgeoisie et crée les *prémisses* pour une attaque frontale contre la classe ouvrière. Mais en même temps apparaissent à la surface les effets d'une série de processus souterrains qui se sont déroulés durant la même période et qui permettent d'espérer un renversement radical de la direction vers laquelle vont les événements à l'étape prochaine.

La radicalisation des campagnes et du « prolétariat en faux col »

Le premier de ces processus, c'est la radicalisation des campagnes et du prolétariat en « faux col » qui a dominé la physionomie des luttes sociales en Italie pendant le premier semestre de 1947. La misère des fonctionnaires qui, même au sommet de la hiérarchie étatique, gagnent moins qu'un ouvrier qualifié, l'exacerbation des contradictions sociales à la campagne; la nouvelle montée des luttes paysannes contre les propriétaires fonciers, provoquent un phénomène classique du développement politique inégal et combiné qui fait qu'au moment où des couches avancées du prolétariat et de la petite-bourgeoisie refluent vers la gauche et la droite hors du parti communiste, celui-ci voit venir vers lui des milliers de paysans et de petits fonctionnaires qui viennent seulement de se réveiller à la vie poli-

tique. Cela explique la victoire électorale retentissante remportée par le « Bloc du Peuple » aux élections sicilienne.

Abstraction faite des mouvements de désespoir de la part de chômeurs, de vétérans et d'invalides de guerre, les luttes les plus importantes du premier semestre 1947 furent les grèves et les soulèvements paysans et les différents mouvements de la part des fonctionnaires: grève dans de multiples ministères; grève du personnel des tribunaux dans toute l'Italie; grève des professeurs; grève des juges de paix, etc. Faut-il un indice plus clair de la décomposition de « l'ordre bourgeois » que le fait que la bourgeoisie est incapable de payer des salaires suffisants à son propre appareil de répression ?

La nouvelle vague de luttes ouvrières

Ces deux secteurs du prolétariat, trempés par des mois de combats isolés, arrivent vers le milieu de l'année à poser d'emblée la question de la *grève générale* de leur corporation. Chez les fonctionnaires et chez tout le personnel de l'Etat (postes, chemins de fer, etc.) il y a eu en août 1947 menace de grève générale pour obtenir l'échelle mobile; la direction opportuniste fit reculer les masses sur une « promesse » du gouvernement et le paiement d'une avance. Chez les ouvriers agricoles, il y a eu en fait grève générale effective en septembre, quand durant plus de huit jours les travaux de la récolte furent arrêtés et que les travailleurs agricoles obtinrent largement satisfaction par leur combat admirable. Elle fut ac-

compagnée d'un grandiose mouvement d'occupation des terres en friche dans le Latium par 100.000 paysans non propriétaires.

Ces luttes de grande envergure détruisirent les derniers barrages de « paix sociale » laborieusement établis en 1946 par De Gasperi et les dirigeants stalinistes et maximalistes, et, en convergeant, elles précipitèrent également une nouvelle vague de lutte chez le prolétariat industriel, — deuxième processus de radicalisation.

Les travailleurs industriels du Nord avaient reçu quelques concessions non sans importance au lendemain de la « libération ». L'application de la clause de l'échelle mobile à la prime de vie chère, élément constitutif de plus en